

Le Contrebassiste noir
Brindusa Orasanu, Roumanie

Chère amie,

Tu es certainement étonnée de recevoir encore une lettre de moi, alors que je viens de t'en envoyer une autre il y a quelques jours. Peut-être sont-elles arrivées en même temps ?

La raison de cette lettre, c'est l'urgence, car hier il m'est arrivé quelque chose et cela ne veut plus quitter mon esprit. « Arrivé » est une façon de dire. Tout s'est passé exclusivement dans ma tête. Sauf que, petit à petit, mes pensées ont pris une telle direction, que je dirais que cela mérite le nom d'évènement.

J'étais au concert hier soir, avec Roger. Peu importe quel concert, je ne veux pas que cela détourne ton attention de ce qui va suivre. La salle était pleine. Le moment de l'accordage des instruments venait tout juste de passer. Quel moment agréable ! Lorsque ça n'a pas encore commencé et que c'est sur le point de partir. Je ne me rappelle plus si on jouait déjà ou non, lorsque je l'ai vu. Il était assis devant, à l'extrémité du côté droit de l'orchestre. A la contrebasse. C'était un contrebassiste noir, à lunettes, d'environ 35 à 40 ans. Allez, 38, pour que tu t'en fasses une idée.

Je ne pourrais pas te dire comment a été le concert, même si je le voulais. Il y avait quelque chose de plus important, là, sur scène, et j'ai commencé à me demander ce que je lui trouvais, à cet homme, au fond, pour ressentir une telle joie. Car, au moment où je l'ai vu, la joie m'a envahie.

Était-il beau, c'est-à-dire dans le sens d'une attraction sexuelle ? J'ai envie de rire. Oh, non, parbleu, il ne s'agit pas de ça. Je peux dire qu'il avait un visage ni beau ni laid, un visage tellement quelconque – à l'exception de la couleur de la peau – que je n'ai même pas remarqué ses traits. Je n'ai aucune idée s'il était gros ou mince, s'il avait les cheveux longs ou courts (il aurait pu être chauve même), s'il avait une expression du visage heureuse ou rêveuse, ou bien ennuyée (j'aime regarder les instrumentistes des orchestres un à un, pendant qu'ils jouent ; je les espionne, en quelque sorte).

En le regardant, j'essayais d'imaginer comment il aurait pu arriver là. Je t'explique mon étonnement. Avec la pensée pleine de préjugés si communément partagés, dirais-je, – préjugés que nous, en général, ne reconnaissons pas nécessairement –, je vivais avec l'impression que la musique qu'un noir interprète c'est soit du jazz, soit du blues ou du gospel, soit du rap ou de la musique pop ou quelque chose dans le genre. Autrement dit, en aucun cas de la musique classique.

Pourquoi ? Je n'en ai aucune idée, peut-être que c'est comme ça, peut-être que c'était juste ma perception, la nôtre. Curieusement, je n'ai pas envie de vérifier s'il y a des statistiques ou d'autres éléments qui viendraient étayer cette idée. Peut-être que c'était seulement quelque chose que j'avais vu dans les films ou dans les livres ou dans les médias.

Tout compte fait, la vue d'un noir dans un orchestre symphonique m'a produit le premier choc informationnel. Le deuxième choc a été l'instrument avec lequel il jouait et qui m'a révélé une résultante implicite des préjugés antérieurs : celle que, s'il y a un noir dans un orchestre symphonique, il ne peut être *que* le soliste. Qu'il interprète au piano ou au saxophone, il est obligatoirement placé au centre de la scène et il joue seul, et tout le monde l'écoute imprégné d'émotion et d'admiration. C'est-à-dire que dans ma pensée soit il ne devait pas du tout être là, soit que, s'il y était, il devait être unique et au-dessus de tous, preuve d'un talent tout à fait spécial, doublé d'un travail acharné tout au long de sa vie à partir de l'âge de cinq ans. Plus précisément, mon personnage aurait été un saxophoniste de jazz génial arrivé dans un orchestre symphonique fameux sur le poste d'invité spécial, dans un concert unique qui célébrerait un événement exclusif.

Mais à la contrebasse ? J'ai toujours cru qu'on ne peut jouer de la contrebasse que si, à l'école de musique, on n'a pas trouvé de place pour le violoncelle. Même chose pour la viole versus le violon, ou pour le trombone versus un instrument à souffler plus petit et probablement plus subtil. Entre l'excellence et la non-existence, la contrebasse me sautait aux yeux par ce qui lui manquait : où se trouve le désir désespéré qui te propulse, ou bien son contraire, la résignation qui te pousse à ne pas t'exposer à l'évaluation de la part d'une race supposément persécutrice ? Devant moi il n'y avait aucune de ces variantes, et le drame attendu manquait de façon flagrante.

La synthèse de mes préjugés ressemblerait à ça : du fait de siècles de racisme non-éradiqué, un musicien noir, soit il arrive au sommet justement grâce à un désir ardent de dépasser sa condition (voir ma fantaisie avec le soliste symphonique), soit il est performant dans un domaine de tradition pour la race opprimée (voir le jazz etc.), soit il ne s'y lance pas.

Mais à la contrebasse et au bout du rang, quand bien même assis devant, et en plus avec une expression de contentement calme – j'ai envie de dire chronique – dont je me souviens maintenant, ou que j'imagine... ?

Il est de plus en plus clair, Catherine, que le sentiment aigu de joie à la vue du contrebassiste noir provient du fait que mon préjugé était infirmé : voilà un homme spécial dans une posture habituelle, accueillante pour n'importe qui, et cette combinaison était merveilleuse. Je me sentais

comme si j'étais pauvre et que j'avais reçu une grosse somme d'argent. Ou comme si j'avais appris, en me réveillant un matin, que la mort de mon frère n'eût été qu'un rêve.

Tu vas dire que je prends les choses trop personnellement. C'est ce que m'a dit Roger lorsque je lui ai partagé mon sentiment de joie à la vue du contrebassiste noir. Il a rajouté que ça c'est aussi un signe de racisme, et j'ai acquiescé, mais seulement pour lui faire plaisir ou, peut-être, en vertu de ma tendance à assumer la responsabilité pour n'importe quoi.

La vérité est que la joie est encore présente et que je l'ai déjà inscrite sur la liste de mes plus beaux souvenirs.

Ma chère, je me demande néanmoins d'où vient mon intérêt permanent pour le racisme, alors que dans ma famille, passée ou présente, il n'y a jamais eu un tel enjeu, ou du moins pas un de nature visuelle, tel que la couleur de la peau. Si j'avais à chercher quelque chose d'équivalent, il me reviendrait à l'esprit l'amertume déclarée de ma mère liée à sa conviction que mon père n'a jamais aimé mon demi-frère comme il m'a aimé moi. Aurais-je associé, dans le plus profond de mon âme, cette comparaison entre « celui-ci est mon enfant biologique » et « celui-là n'est pas mon enfant biologique » avec la comparaison entre « celui-ci est biologiquement blanc » et « celui-là n'est pas biologiquement blanc » ? Serais-je restée sensible, à jamais et de manière exagérée, à toute forme de discrimination basée sur des éléments non-essentiels ?

Pour rendre les choses moins personnelles, voilà un autre exemple, que j'ai découvert ce matin sur Internet et auquel j'ai fait attention, sûrement suite à l'événement d'hier soir. Une compagnie productrice de burgers de poulets a annoncé avec beaucoup de soin que, dorénavant et pour une période indéterminée, dû à la pénurie globale de salade iceberg, cet ingrédient qui ne manque jamais du burger de poulet serait remplacé par du chou. Au début, le simple fait de l'apparition de ce texte m'a amusé et je me suis dit qu'une telle annonce ne peut être que l'excès de certains qui se prennent trop au sérieux. Mais lorsque j'ai lu que les clients fidèles, de passionnés consommateurs de burgers de poulet, ont protesté avec indignation, et que par la suite la compagnie a commencé à faire marche arrière, en rectifiant que *seulement la moitié* de la quantité de salade iceberg serait remplacée par du chou, je t'avoue que cela m'a mis la puce à l'oreille. Et moi, qui croyais que la salade iceberg et le chou sont différents d'une manière basée sur des éléments non-essentiels, ce qui leur permet d'être pareillement agréés et de faire ainsi partie de façon égale de la même famille, celle du burger au poulet !

J'ai raconté l'histoire à Roger et il a répliqué que cela n'en était rien, que certains sont *morts* pour aussi peu de choses, comme dans *Roméo et Juliette*, où deux personnes ne peuvent pas être ensemble, voire même ne peuvent pas être en vie, pour la simple raison qu'ils font partie de certaines familles. J'ai dit à Roger qu'il n'est pas certain que *Roméo et Juliette* illustrent un « aussi peu de choses », puisque là tout vient après une longue histoire violente. Il m'a répondu que nous ne pouvons pas savoir si, par hasard, derrière chaque protestataire indigné (contre le chou, respectivement en faveur de la salade iceberg), il n'y a pas une histoire violente d'une façon ou d'une autre qui s'y cache, ce qui donne comme résultat un groupe ayant une somme d'histoires différentes et pourtant semblables.

Qu'en penses-tu, Catherine, Roger aurait-il raison de penser que je ne m'en ferais pas autant du contrebassiste s'il n'y avait pas en moi un brin de racisme ? Ou, en fait, Roger croit que moi j'ai une trace de racisme parce que c'est *lui* qui l'a et il ne peut pas imaginer que d'autres ne l'ont pas ? Est-ce que nous l'avons tous, dans des quantités variables ? Si c'est oui, cette trace est-elle comme un agent pathogène latent qui, dans certaines conditions, devient actif et nocif ? Est-ce qu'il y a en nous, ceux qui pensons et qui sommes tolérants, une dose de violence latente ? Si oui, est-ce que nous sommes tous vulnérables de la même façon ? Ou peut-être que cela dépend de la manière dont nous avons fabriqué ou non, le long de la vie, l'antidote... Qu'en penses-tu, si on avait vécu au temps et au milieu du nazisme, comment me serais-je comportée ? Et Roger ? Et toi, Catherine ?

Il me semble t'avoir accablée par l'avalanche de mes questions. Je vérifie l'archive de mes sentiments et ma joie au moment du souvenir du contrebassiste noir est toujours là. Sauf que, au fur et à mesure que je t'ai écrit cette lettre, j'ai commencé à devenir curieuse au sujet de la source profonde de cette joie, comme si je me soupçonnais moi-même d'un certain intérêt moral dans toute cette histoire.

En ce moment même, chère amie, je pense que ma joie a ses racines dans une sorte de tristesse, comme par exemple le regret absurde que je n'ai pas su retourner à mon frère la quantité d'amour que mon père lui a volé, par le fait de ne lui avoir pas offert lorsqu'il l'aurait mérité.

Je fais un effort pour m'arrêter ici. J'attends une réponse à mes deux lettres, non pas forcément séparément.

Affectueusement, Jane

P.S. Crois-tu qu'une psychanalyse m'aiderait à me décider, tout de même, sur l'origine de ma joie à la vue du contrebassiste noir, tout comme sur celle de l'air de tristesse que je ressens s'y rapprocher ? Tout ceci pour la seule raison que je suis curieuse. De plus, je ne te tracasserais plus avec mes dilemmes, chose dont je me demande si elle se serait pas bénéfique pour notre amitié, au moins pour son état actuel. Ou peut-être même pour ma relation avec Roger...